

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 27 (1959)
Heft: 11

Artikel: La solitude et le regard
Autor: Gérard, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570366>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La solitude et le regard

Je me suis décidé à sortir ce soir dans la rue. Depuis qu'il est parti j'ai vécu replié dans ce qui fut notre maison afin d'y prolonger le plus longtemps possible l'illusion que je l'attendais. Mais les objets et les lieux sont ingrats, son souvenir s'est très vite évaporé, et j'en suis bientôt arrivé à ne plus retrouver les gestes qu'il faisait chaque jour, sa chaleur, sa présence. Les livres dont nous avons parlé ne me parlaient plus de lui, certains disques qu'il aimait, je viens de découvrir que je ne les aime pas, j'ai même changé de place certains bibelots qu'il avait placés minutieusement. Plus sourde et plus lourde que la première douleur, j'ai connu que son absence m'était présente, sensation vertigineuse comme celle du vide. J'en suis arrivé à m'accrocher sans cesse aux meubles comme si j'étais au bord d'un précipice. Ainsi, mon mal a peu à peu changé d'objet. Ce n'est plus parce que lui est parti, lui personnage distinct, c'est parce que je suis seul que je souffre, que je suis inadapté, errant en moi-même, oserais-je dire convalescent?

J'en suis arrivé aujourd'hui à penser qu'il y a peu de différence entre ma solitude actuelle et celle que j'ai connu les derniers temps auprès de lui, alors que ses silences, ses mensonges, son incompréhension, l'éloignaient davantage de moi qu'un départ réel. Maintenant du moins, je peux m'arracher à cette solitude, il ne tient qu'à moi. Mais en ai-je envie? Je me pose cette question et n'arrive pas à me décider. Il est certain qu'être seul m'est devenu intolérable, que je commence à guérir du besoin qu'il revienne, et pourtant je ne désire rien d'autre. Peu de temps après son départ, des amis charitables m'ont proposé de sortir avec eux, de les accompagner dans les bars où j'aurais toutes chances de le remplacer très vite. Cette idée me fait horreur. D'abord parce que je ne désire pas le remplacer et que je ne le crois pas possible. Evidemment, ces amis ne songeaient pas à ce que je le remplace par un autre, mais par d'autres, beaucoup d'autres, la quantité pour eux étant une recherche plus excitante que la recherche de la qualité. Ce n'est malheureusement pas ma nature. L'aventure sexuelle, l'essai sentimental, le feu de paille destiné à sombrer en trois jours dans l'indifférence me rebutent et m'effraient. Même envers l'être le plus sincère, le plus semblable à moi, j'éprouve l'impossibilité de fonder un sentiment voulu. Je grossis tous les obstacles que représentent un genre de vie, une éducation, des habitudes différentes. Il faut que la sensation d'intimité me surprenne comme une évidence établie pour que j'y croie. Nature difficile, disent mes amis, et j'y souscris sans m'en vanter.

Pourtant, ce soir je suis sorti. Mes quatre murs surplombant le vide n'arrivaient plus à m'accrocher. J'ai eu besoin de parler à la marchande de journaux, à n'importe quel passant. Mais il faisait nuit. Depuis son départ, je n'ai plus la notion des heures, des jours. Le ciel était noir, bleuté par le clair de lune, quelques nuages blancs glissaient vite et bas. L'air vif annonçait le prochain printemps.

Je me suis retrouvé sur ce quai désert où nous flânâmes tant de fois ensemble en d'autres nuits douces. La solitude fut moins pesante brusquement, je me suis intéressé aux bourgeons déjà formés des marron-

niers, à la fuite des nuages devant les étoiles, parce que je n'avais jamais observé cela auprès de lui. Je me suis senti libéré de cet obsédant besoin de courir à un rendez-vous dont j'ai oublié l'heure et le lieu, sensation qui m'a poursuivi depuis son départ. Je me suis senti presque libre. Et j'aurais voulu pouvoir le dire, expliquer cela longuement à quelqu'un, je ne sais à qui... Je promenais ma solitude et m'en croyais débarrassé parce qu'elle se laissait distraire et tirait moins sur ma chaîne. Libération provisoire. Le vertige me reprit à l'idée que je devais retourner à mon logis, retrouver les murs nus, la cuisine froide, le lit vide.

Je m'étais arrêté, saisi, à l'angle d'un pont. A ce moment, une silhouette qui était accoudée au parapet se releva et avança lentement vers moi. Je ne pouvais rester immobile, je repris mon pas naturel de flâneur. La silhouette approchait. Je vis que c'était un homme jeune, même un jeune homme, assez grand, mince. Il avait les mains dans les poches de son pantalon, sa marche souple et lente balançait légèrement ses hanches. Plus près encore, je remarquai qu'il portait un blouson de cuir et un blue-jean, que ses cheveux étaient châtain cendré... Puis je rencontrai son regard. Cela dura deux secondes, peut-être trois. En passant près de lui, je baissai les paupières, je me retins d'allonger mon pas, je refusai de me retourner. Si je m'étais retourné, j'aurais vu le garçon de nouveau accoudé sur le parapet, son regard fixé sur moi. Et cela était inutile. J'emportai les battements précipités de mon cœur et la sensation d'une source bouillonnante. Mais mon allure, j'en suis certain, est restée celle d'un promeneur indifférent. J'emportai ce regard vivant en moi et je ne me retournai pas. Ce regard... Sans doute mes yeux avaient-ils exprimé aussi cette soif d'une présence, cette curiosité, ce besoin d'accueillir, de partager qui me poursuivaient au long des heures de solitude. Et tout ce que mes yeux avaient pu refléter à l'approche de l'inconnu, je l'avais retrouvé dans son regard. Deux, trois secondes parfaites, pleines de conversations, de confidences... Il m'avait dit : « Moi aussi. Je te reconnais, tu es comme moi ». Il m'avait dit : « J'ai peur d'être seul, je n'en peux plus... » Et aussi : « Je suis libre, je suis disponible, je suis prêt... » Et il avait questionné : « Comment es-tu ? Quels sont tes désirs, tes caresses ? ». Mon regard avait exprimé les mêmes phrases à son approche, mais moi j'ai baissé les yeux. Lui s'est arrêté, s'est détourné, j'en suis sûr. Le bruit de son pas a cessé. Mais à quoi bon revenir en arrière ? J'emporte le meilleur de cet inconnu. Si je retournais, je connais trop bien la suite banale d'une telle rencontre, « Vous avez du feu ? Il fait bon cette nuit n'est-ce pas ? Vous habitez le quartier ? Venez prendre un verre chez moi ». Et puis le déroulement inévitable, terriblement prévu : la complicité devenue trouble, « C'est joli chez vous », le premier geste maladroit, la découverte d'un corps nu, la pudeur ou l'impudeur plus gênante encore, le plaisir inadapté, mal partagé. Ensuite, en espérant le mieux, la découverte poursuivie par les mots, des mots trompeurs, au plus rare un élan de tendresse, plus fréquemment le rhabillage hâtif. Et puis : « On se reverra ? »... Non, non, pas cela, pas cette suite inutile, alors que tout a déjà été donné par le bref regard, ce regard qui a dit le mot merveilleux et principal : « Tu n'est pas seul. Je suis comme toi ».

Par un détour, je suis retourné vers le logis vide qui ne me fait plus

peur. Je sais que demain et tous les jours je repartirai à la chasse de cette sensation enivrante, je sais qu'en n'importe quel endroit et à chaque instant je peux retrouver l'échange sans compromission, la complicité pure, l'intimité profonde d'un être, par la rencontre d'un regard curieux, d'un demi-sourire compréhensif et fraternel. Il y a des milliers de ces regards en quête d'une réponse. S'ils savaient, tous mes frères inconnus, que seule la fleur est belle et le fruit souvent amer, ils se contenteraient d'emporter sous leurs paupières baissées ce don total et suffisant du regard qui a dit : « Tu n'es pas seul, on n'est jamais seul. Moi aussi, j'ai besoin, ah ! tellement besoin d'aimer . . . ».

Dès demain, je cueillerai dans le printemps cette éclosion de mots d'amour, les immortelles éphémères des regards.

R. GERARD

Chronique des livres

La saison automnale ne s'annonce pas riche en nouveautés pour le pauvre critique chargé de prévenir ses lecteurs de la production littéraire concernant de près ou de loin l'homosexualité. Déjà, les chers confrères en critique généralisée se plaignent de l'indigence de la littérature « normale », alors, pensez donc, que puis-je faire moi qui n'ai à vous entretenir que de l'anormale qui, en l'occurrence, veut rarement dire celle qui sort de l'ordinaire.

Voici donc le tout-venant, l'hétéroclite, — j'ai bien envie de créer le mot homoclite ! —, dans ce qu'un humoriste pourrait appeler une chronique anachronique.

J'ai d'abord lu le livre consacré à Jouhandeau dans la très intéressante collection de la Bibliothèque Idéale(I). L'œuvre jouhandélienne passionne un assez grand nombre de lecteurs pour que je recommande cet ouvrage qui a au moins le mérite d'être complet et fort bien documenté. José Cabanis qui le présente a écrit une étude sur l'homme et sur l'œuvre qui n'est pas éblouissante, mais sérieuse et très franche en ce qui concerne la personnalité homosexuelle de l'auteur. Même certains livres qui furent publiés sans signature sortent maintenant de l'anonymat et sont ici analysés, tel ce « Tirésias » qui n'est, certes, pas hypocrite.

Curieuse personnalité, parallèle à celle de Gide, quelquefois plus libre, mais sujette aux mêmes repentirs, au même égocentrisme et au même cabotinage, basée sur le même thème de la lutte entre Dieu et la chair, et servie comme celle de Gide par la magie d'un style admirable. José Cabanis se laisse peut-être un peu aveugler par une admiration de commande mais, s'il voile pudiquement la sexualité jouhandélienne, il a l'honnêteté de ne pas la travestir. Son étude est suivie d'une courte analyse de chaque livre, par une sélection de pages et de phrases et par une très utile bibliographie. La documentation photographique ajoute un réel intérêt à ce livre de vulgarisation qui ne dispense pas de relire Jouhandeau si on l'aime et peut même donner envie de le lire si on ne le connaît pas encore.

Méfiez-vous du nom de Madame Marguerite Yourcenar ! Elle nous a donné deux chef-d'œuvres : « Mémoires d'Hadrien » et « Alexis », et s'arrête sur cette lancée. Son plus récent livre, réédition ou plutôt nou-